

les sources ne sont pas fiables, dépendant des priorités du moment. Comment définir une colonne, quand nombre de ses acteurs ne sont pas armés (p. 134) ? Comment se fier aux chiffres des victimes, quand la plupart des rapports les omettent ou les faussent ? Comment croire les communiqués officiels, quand les troupes sont livrées à elles-mêmes, privées du nécessaire dans un environnement hostile et propice aux paniques ? Grâce à l'étude de plus de 2 600 documents publiés par l'adjutant-général Savary en 1824-1825, l'auteure nous livre « une vision inédite, à la fois intime et globale » des événements de 1794 en se plaçant sur le plan de la micro-histoire et des représentations mentales. Elle éclaire les relations délicates entre des généraux, en pleine ascension sociale (la généralocratie ?), les représentants et les grands comités, les organisations républicaines locales et les populations civiles. Certes, il manquerait les témoignages et les impressions des combattants vendéens, abordés dans les autres ouvrages d'Anne Rolland-Boulestreau. Mais l'histoire des colonnes infernales connaît avec cet ouvrage une avancée décisive, fondée sur l'exploitation de sources directes, contemporaines de la guerre civile. Et l'auteure montre avec maîtrise les hésitations des généraux républicains et de l'État révolutionnaire face à cette guerre étrange dont le sens leur a si longtemps échappé.

Serge BIANCHI

Pascal CYR, **Égypte, la guerre de Bonaparte**, Paris, L'Harmattan, collection « Histoire et perspectives méditerranéennes », 2015, 411 p. + bibliographie 10 p. et cahier central de 10 p. avec cartes, ISBN 978-2-343-08-181-6, 39 €.

L'auteur est un spécialiste de l'histoire militaire de l'époque napoléonienne. À ce titre, il est parfaitement qualifié pour nous offrir un récit minutieux et circonstancié des différentes étapes de l'expédition française en Égypte en 1798-1799, depuis le rassemblement secret des forces nécessaires à l'entreprise au printemps 1798, jusqu'au retour en France de Bonaparte, au lendemain de la bataille terrestre d'Aboukir, le 23 août 1799. La focale est donc mise de façon délibérée sur les faits et gestes du général – à la rigueur parfois ceux de ses subordonnés directs, Desaix ou Kléber – non sur le dessein égyptien dans la géopolitique des empires, non sur l'entreprise ambiguë de « civilisation », portée par les savants, les artistes, et nombre d'officiers, qui allait pourtant autant passer à la postérité que la mémoire des faits d'armes.

Au demeurant, le travail documentaire sur ceux-ci est tout à fait conséquent. Nous avons là un récit tout à fait détaillé et exhaustif des divers engagements du corps expéditionnaire contre les Turcs, contre les Mamelouks, contre les Anglais, mais aussi contre les Bédouins, ou contre les forces des autorités provinciales ottomanes. La relation de bataille ne se limite pas aux témoignages de l'engagement direct, mais à toute la logistique qui le sous-tend : les finances, le ravitaillement en vivres et en eau, les conditions sanitaires. La peste de 1799, endémique à l'arrivée des Français, va constamment accompagner les soldats, puis se répandre sur tout le pourtour méridional de la Méditerranée jusqu'au Maroc. L'histoire générale de cette épidémie reste à faire. De même, les recherches sur la préparation de l'expédition, donnant lieu à des tableaux exhaustifs et précis, sont extrêmement précieuses. Il en va de même de la minutieuse description des accrochages avec les populations locales, de la lutte impitoyable pour le contrôle de l'eau et des vivres, du heurt sans merci des cultures qui conduit aux atrocités réciproques, aux représailles démesurées (on ne compte plus les villages incendiés, les puits empoisonnés, les fusillades massives, les corps mutilés),



et à l'impossible pacification administrative qui est toujours l'objectif d'une conquête militaire. Il faut lire en parallèle les récits de la conquête de l'Algérie, quarante ans plus tard. L'expédition d'Égypte en est vraiment la préfiguration.

Ce parti pris positiviste a sa logique et son intérêt. On peut toutefois regretter qu'il conduise à balayer d'un trait de plume toute hypothèse qui élargisse les horizons au-delà des affrontements militaires. L'engagement de la République au Proche-Orient n'est pas qu'un coup osé en Méditerranée orientale, annulé par la supériorité de la flotte de Nelson. Il bouleverse durablement des équilibres séculaires, et les répliques se font sentir de Moscou à Delhi, de Kaboul à Istanbul. Mais c'est aussi le continent africain qui s'arrime dans les grands courants mondiaux ; l'expédition d'Égypte se rattache très nettement aux spéculations de la « nouvelle colonisation », établie sur le travail non servile et le processus de civilisation (dont il n'est pas dit un mot), et aux échanges économiques entre les maisons de commerce de Marseille et de Livourne avec les régences du Maghreb. Quant aux considérations sur le contexte politique, on reste tout de même confondu devant la reprise sans aucune nuance du tableau partial et apocalyptique de la France du Directoire (« Tout était en ruine [...] les ports envasés [...] l'ineptie des politiciens [...] », p. 29), comme si rien n'avait été écrit depuis Louis Madelin ; perplexité encore lorsque « les lois dirigistes » de l'Assemblée constituante sont rendues responsables de la crise économique et sociale (p. 29 toujours).

Bref, ne cherchons pas à trop nous éloigner du terrain proprement militaire pour lequel, comme nous l'avons déjà signalé, les mérites de ce récit chronologique ne sont pas négligeables.

Bernard GAINOT

Philippe RIVIALE, **Le silence de Saint-Just : essai sur la tyrannie**, Paris, L'Harmattan, 2016, 307 p., ISBN 978-2-343-08673-6, 33 €.

Le dernier ouvrage de Philippe Riviale, lui-même agrégé de sciences sociales, est publié dans la collection « À la recherche des sciences sociales » qu'il dirige avec Bruno Péquignot, professeur de sociologie à la Sorbonne. Cet essai dérouté souvent le lecteur par sa présentation comme par son contenu difficile à situer.

L'ouvrage est présenté comme une tentative d'explication du « silence » observé par Saint-Just au moment de sa mise en accusation à la Convention, en Thermidor an II, en même temps que Robespierre : en effet, les essais de justification et de défense de l'Incorruptible contrastent avec le mutisme quasi-total de son co-accusé. Le texte se présente également, en sous-titre, comme un « essai sur la tyrannie ». Toutefois, sur le premier problème (pourquoi un tel silence de Saint-Just ?) comme sur le second (qu'est-ce que la tyrannie et en quoi la figure de Saint-Just nous aide-t-elle à le comprendre ?), le lecteur aura du mal à trouver des éléments de réponse consistants. Le plan de l'ouvrage est introuvable. Les chapitres s'enchaînent sans que le lien de l'un à l'autre soit immédiatement perceptible : on passe par exemple de considérations sur le « gouvernement provisoire et la dictature » au discours de Vergniaud au procès du Roi (p. 48) sans savoir pourquoi.

L'intention de l'auteur semble être avant tout de disculper Saint-Just, mais également Robespierre, de tout soupçon de tyrannie ou de dictature. Les deux concepts sont définis rapidement au début de l'ouvrage : la tyrannie s'imisce dans la vacance des pouvoirs ordinaires tandis que la dictature est le résultat d'un consensus parmi les dominants. Mais

l'auteur ne fait pas vraiment fonctionner ces distinctions dans la suite du texte, où ils sont employés tour à tour sans raison évidente : on ne saura d'ailleurs jamais pourquoi l'ouvrage constitue un essai sur la tyrannie et pas sur la dictature.

Pour mettre en valeur les deux dirigeants jacobins, de longues citations de leurs propres discours ainsi que de ceux de leurs adversaires successifs, Girondins et Thermidoriens, sont mobilisés. L'auteur tient également à contredire l'idée selon laquelle Saint-Just aurait été partisan de la liberté du commerce. Dans ce qui prend souvent la forme d'une diatribe, il pourfend un certain nombre d'analyses (Georges Lefebvre, Mona Ozouf, mais également, au passage, Pierre Rosanvallon et bien d'autres) sans vraiment discuter leurs arguments point par point, ou de manière si allusive qu'on peine à le comprendre. Les rapprochements répétés des acteurs de la Révolution française (Saint-Just mais également Babeuf ou Billaud-Varenne) avec le philosophe Fichte, assez déconcertants, ne sont jamais vraiment justifiés. Les travaux les plus marquants sur Saint-Just, notamment ceux de Miguel Abensour, auteur, avec Anne Kupiec, de l'édition critique des *Œuvres complètes* en 2004, ou de Gilles Deleuze, ne sont jamais discutés.

Stéphanie ROZA

Monique COTTRET et Valérie GUITTIENNE-MURGER (dir.), **Les Nouvelles ecclésiastiques. Une aventure de presse clandestine au siècle des Lumières (1713-1803)**, Paris, Beauchesne, 2016, 362 p., ISBN 978-2-7010-2166-9, 34 €.

Le livre collectif dirigé par Monique Cottret et Valérie Guittienne-Murger offre une synthèse sur les *Nouvelles Ecclésiastiques*, sans prétendre à l'exhaustivité. Source essentielle pour la compréhension du XVIII<sup>e</sup> siècle, le journal fait ici l'objet d'une réflexion globale, sur son statut même, ses conditions d'élaboration, sa circulation. Si le plan articule « la fabrique », « la réception et lecture » et « la révolution », quatre thématiques transversales ressortent et permettent d'offrir une relecture.

La première est une étude de presse. D'une part, le sous-titre recentre le traitement sur la clandestinité, rappelée dans l'introduction de Monique Cottret et dévoilée dans les contributions de Françoise de Noirfontaine sur la construction de l'information et de Christine Gouzi sur l'illustration. D'autre part, le livre offre matière à réflexion sur les dialogues et oppositions entre journaux, la matérialité, les réseaux et les hommes derrière la fabrication du périodique. Françoise de Noirfontaine montre la construction de l'information, au travers des cas de religieuses, dans une volonté de témoigner, selon des récits exacts, précis et vérifiés. Cela suscite un choix de la part du rédacteur dans les événements rapportés et une participation de lecteurs-témoins qui nourrissent l'écriture, comme le montre l'intéressante analyse croisée du journal et de la relation de refus de sacrement fait à une religieuse bénédictine de Jouarre en 1742. Ressort ainsi un travail de réécriture qui vise à susciter une prise de position et qui réinsère chaque événement dans la grille de lecture commune du périodique, visant à susciter empathie et indignation. Le travail exemplaire de Christine Gouzi sur l'illustration souligne l'originalité du journal, par la présence d'une illustration politique et religieuse. Elle identifie les auteurs et les replace dans des réseaux de production entre Hollande et Paris. Si les frontispices sont des illustrations d'actualité, ils peuvent être vendus comme estampes volantes, renforçant ainsi des usages polémiques. Les réemplois sont nombreux et scrutés, tout comme le dialogue entre genres, et notamment avec les codes des almanachs, qui permet une circulation et une lecture

